

## Liaisons (politiques) dangereuses : Lettre de l'UE au Royaume-Uni

**Author** : Maïa Hruska

**Categories** : [Politique](#)

**Date** : 18 septembre 2016

Londres mon Amour, mon perfide Amour,

Bien sûr nous eûmes des orages, mille fois vous menaciez de partir, par humeur et par caprice, votre baluchon de souveraineté sur l'épaule. Le 24 juin dernier, j'ai d'abord cru à une erreur de mon imagination : votre prétendu départ ne pouvait être qu'une passade, qu'une mise à distance, un 'break', mais une rupture ? Jamais ! Nos sentiments divergeaient-ils à ce point ?

L'été ne laisse à Bruxelles presque point d'hommes qui aient figure humaine : aussi je fus, pendant des mois, d'une sagesse à périr. Je me suis occupée en faisant l'autopsie de notre idylle et distraite en me replongeant dans notre contrat de mariage. Que vais-je vous léguer ? Qui va garder les enfants ? Qu'advient-il de la smala des 27 que nous avons adoptée au fil des années ?

Vous souhaitez que nous devenions étrangers l'un à l'autre, tout en me priant de ne pas altérer mes sentiments envers vous. Goujat ! Ayez l'assurance que je presserai votre départ pour travailler plus facilement à détruire ce qu'il en reste.

Nous batifolions depuis 1973, et vous voilà, quarante ans plus tard, souffrant de bouffées de liberté adolescente. Démon de midi ? Non, démon de Maggie ! J'aurais dû m'en douter, jamais vous ne vous êtes remis de votre relation avec cette nymphomane frigide de la politique, laquelle vous ensorcelait avec un nationalisme farouche. Jamais je n'ai pu, non plus, vous détourner de cette relation malsaine que vous entreteniez avec la fille-mère américaine, ni de la nostalgie incurable pour vos ex petites copines du Commonwealth. Je me persuadais, et c'est un travers affreusement féminin, *I know*, qu'après avoir essayé tous les plaisirs dans vos diverses courses, vous jouiriez du bonheur de sentir qu'aucun d'eux n'était comparable et aussi délicieux que celui que je vous procurais.

Votre départ aura mis en lumière le malentendu historique sur lequel nous avons construit notre amour. Vous étiez entré dans cette union comme dans une aventure sans lendemain. La convenance géographique faisait de nous des amants récréatifs et inévitables, j'étais la *girl next door* et vous le punk. Je vous ouvrais les portes de mon marché intérieur – restons pudiques – en échange de quoi vous m'emmeniez voir le monde, mais toujours incapable de dépasser votre

surmoi insulaire.

Et puis patatras : comme dans tous les plans cul, les sentiments s'en sont mêlés, l'émotionnel a pris le pas sur le transactionnel. J'ai commencé à vous chamailler avec mes valeurs, mes rengaines historiques, mes projets d'union sans cesse plus étroite, mon beau roman, ma belle histoire. Il est des hommes qui s'étouffent avec moins que ça. *Of course*, j'aurais du être attentive à votre besoin d'espace vital, mais que voulez-vous, il n'est point de femme qui n'abuse de l'empire qu'elle a su prendre !

Notre idylle a péri, comme tant d'autres, d'un trop plein de proximité. Trop proches, trop enchaînés l'un à l'autre, nous nous sommes écharpés sur des détails bassement technocratiques comme d'autres couples butent sur une vaisselle mal lavée. Et puis, notre amour aura été enfant de bohème tout le long ; nous manions deux langues étrangères : celle de la symbiose nous liant pacifiquement et à jamais, et celle de notre souveraineté. Mes ordres étaient pourtant charmants, ma façon de les donner plus aimable encore ; « *vous feriez chérir le despotisme !* » me susurrerez vous même un soir.

Relisez le *Paradoxe Amoureux* de Pascal Bruckner, cet astre : « *le couple est une petite principauté qui vote ses propres lois et que menace toujours la chute dans le despotisme ou l'anarchie. Les amants sont à la fois des souverains, des diplomates, un parlement et un peuple à eux tout seuls* ». C'est une valse de jeux de rôles qui permet toutes les aventures, mais cela, *darling*, vous ne l'avez jamais compris. Vous n'aviez que le doux mot de souveraineté à la bouche. Songez pourtant, qu'au lit comme en politique, la souveraineté se délègue, se reprend, se cède, se feint et s'exerce même à plusieurs. Etre souverain, ce n'est pas seulement décider librement, corps et âme, c'est aussi s'abandonner, accepter d'être nu, et donner les moyens d'être désiré pour reprendre le dessus.

Votre refrain "*I want my country back*" jusqu'à plus soif me rappelle celui de mes contemporaines qui beuglent "*mon corps m'appartient*". Ce cri de liberté et de propriété est certes poignant, mais à quoi bon s'appartenir si personne ne veut de vous ? Au malheur d'être traité comme un objet corvéable à merci, correspond l'autre malheur de n'être jamais attendu ni désiré. Soit dit sans vous fâcher, c'est là, *my love*, le destin à la *Bridget Jones* qui vous attend. La souveraineté dont on se réclame sur nous mêmes finit toujours par nous peser, surtout si nul ne vient nous solliciter.

Peut-être me reviendrez-vous, comme ces voyageurs, qui reviennent détrompés d'un long voyage en solitaire, peut-être inverserez-vous cette maxime signée d'Harcourt : « *plus je vis d'étrangers, plus j'aimais ma patrie* » [Du Belloy, Tragédie du Siège de Calais]. Et tout monstre que vous dites que je suis, peut-être regretterez-vous même, un jour, de ne plus être mon esclave.

Adieu mon bel ami,

Du Château Berlaymont ..., ce 18 septembre 20\*\*.